

Rosemarie Nicolas écrit sur l'ardoise le titre général : **UN CADAVRE EXQUIS**

MUSIQUE : M/0 FABLES numéro 1 (mesures 1 à 3), puis le titre est annoncé.

Lecture No 1

LE VALET MUET (François Rochaix)

L'objet avait été déposé sur la voie publique. Il était supposé appartenir aux encombrants ainsi que sont nommés les matelas, les tables et les chaises, les vieilleries de toutes sortes, bref les indésirables ménagers.

Il attendait le passage de la voirie pour être enlevé, puis conduit au Grand Palais de la destruction que personne n'a l'envie ou la permission de fréquenter à l'exception des permanents de service. Sans doute parce que l'encombrant fut jadis un proche !

MUSIQUE M/1 reprise des mesures 1 à 3 suivies des mesures 4 à 6 (mesures 1 à 6)

Je suis un employé de la voirie – plus exactement, je le fus pendant un certain temps –. Je guettais ce qui pouvait encore servir, ce qui demeurerait utile, tout le monde peut comprendre cet attachement.

L'objet-de-désir devenu objet-du-rejet n'est-il pas le devenir des êtres vivants et le futur des inanimés convoités ? Tout le monde peut comprendre ce rapprochement.

Ce rapprochement me fait mal, cet horizon me fait très mal !

J'étais donc occupé à incinérer ou à enterrer ce qui s'accordait naguère à la vie de gens passionnés comme moi, peut-être un peu moins que moi... Voilà la raison qui m'a fait choisir ce métier par vocation.

Je n'ai jamais été attiré par l'éternité, je ne suis pas croyant. Cependant, je comprends le tourment du bon dieu dans la parole compatissante de son apôtre : le *créateur* est un être propulsé malgré lui par l'innocence d'œuvrer et déporté malgré tout par le dégoût d'avoir conçu. »

Objet de désir, objet du rejet, parfaitement !

Je ne suis pas un ami de ce qui vient après. C'est l'instant seul qui compte, un instant que je veux dilater, protéger, préserver.

J'ai peur de ne plus pouvoir capter le désir, j'ai peur de devoir le capturer. J'ai toujours peur.

Alors j'ai fait ce qui ne fallait pas faire : au dehors, j'ai exécuté les nombreuses tâches que requiert ma profession avec zèle et courage. Ailleurs, j'ai fait le contraire de ce que je devais faire.

Chez moi – je veux dire, chez nous – j'accumulais, je conservais, j'entassais, parfaitement ! A tel point que ma femme a déserté un jour le logis, sous le prétexte d'une maladie mentale qui m'aurait été fatale.

MUSIQUE M/2 (mesures 7 à 10)

J'ai accepté son départ non par l'aveu de cette prétendue faiblesse de l'esprit, mais en raison d'une finesse de sensibilité qui m'imposait de préserver *en tout* l'élan primesautier du désir.

Lorsque, pour la dernière fois, j'ai rapporté chez moi un objet déposé sur la voie publique, un objet rare, j'ai tout de suite admiré ce valet muet, incrusté de décorations à ses extrémités supérieures. Elles imitaient le brassard des sourds-muets (en transformant les trois petits ronds ouverts, dessinés sur fond jaune, en trois petits triangles fermés).



J'ai admis que ce signe de reconnaissance gravé sur bois correspondait à ma propre infirmité : une radioactivité, un rayonnement. Mais cet envahissement pouvait aussi bien être perçu comme une qualité.

MUSIQUE M/3 (mesures 11 à 15 et 15 bis)

En effet, j'ai dû longtemps porter la charge d'autrui jusqu'au moment où j'ai démissionné de la voirie ; j'ai changé alors de métier. Auparavant, je pouvais être identifié à ce valet muet constamment couvert de vêtements en attente, toujours prêt à servir et finalement condamné à être exposé dans l'espace public pour y être évacué.

Du jour où le valet muet a été introduit dans mon logis, dès l'instant où je l'ai regardé comme je me regarde, toute cette accumulation de désirs projetés s'est soudainement volatilisée : je n'étais plus assimilé à lui.

Je n'avais plus à sauver le monde de ses illusions et de ses désillusions ; il ne me restait plus qu'à déplacer les objets d'un lieu à l'autre.

Des puciers et des brocanteurs ont vidé mon appartement.
Seul le valet muet est resté à sa place, dépourvu d'habits.

MUSIQUE M/4 (mesures 16 à 23)

Je suis devenu déménageur et suis fier de l'être pour le plaisir d'autrui.
Tout m'apparaît léger.



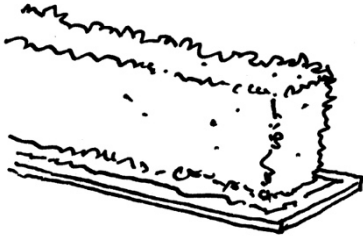
val



lait

Mu

mu



haie

(VALET MUET)

Lecture No 2

RETOUR AU PARADIS (Rosemarie Nicolas)

MUSIQUE M/5 (mesures 24 à 30 : la musique suit l'énoncé du titre par Rosemarie)

Sur les panneaux que la ville réservait à la communication destinée à ses habitants était collée une affiche qui se distinguait par sa sobriété.

Sa longévité d'exposition étonnait les passants.

Cette affiche – de couleur majoritairement anthracite – semblait annoncer le deuil.

A son extrémité supérieure, un impératif, exprimé par de grasses lettres en relief, couleur bistre, alléçait pendant le lecteur : « Regarde-moi dans les yeux ».

Au bas de l'affiche, la taille de la police d'imprimerie à la limite de la visibilité, celle dont se servent les ophtalmologues lors d'un examen de la vue, incitait le curieux à découvrir un patronyme : Monoyer ou Monnayer. Difficile à lire, difficile à dire !

Personne ne connaissait d'oculiste ou de lunetier connu sous ce nom dans la ville.

Une discrétion, habilement agencée par un homme d'affaires dont on ne comprenait pas encore quel genre de marchandises il désirait vendre, titillait les esprits.

On nous manœuvrait ! On nous mentait !

Les plus avisés s'exclamaient : « Mort aux mystes qui nous menacent ! »

MUSIQUE M/6 (mesures 31 à 40)

Une sombre rumeur circulait. L'industriel serait un savant fou, démiurge féru d'anthropozoologie. Il aurait fait fortune dans le commerce des puces sous-cutanées et s'apprêtait à publier des conclusions nouvelles sur ses expériences pythagoriciennes d'implants favorisant la métempsychose instantanée.

Une paire de perroquets experts qui prétendait avoir accepté de servir durablement de cobayes sous hypnose renseignait les intéressés sur une page d'accueil, créé par ce diable de Monoyer ou Monnayer.

Étaient-ce les teintes des deux oiseaux ou celles de l'affiche qui avaient inspiré le nom du site à ce dissimulateur ? Qu'importe ! Après avoir saisi M. sur le clavier, j'accède au portail : *En noir et jaune foncé.*

Mon goût de l'aventure me rend aveugle. Je fonce dans le noir des porte-bonheurs et passe pour maître ramoneur lors de l'identification professionnelle requise par le questionnaire.

Me voilà prêt. Action !

MUSIQUE M/7 (mesures 41 à 48)

Une surprise m'attendait. Voici qu'en pleine nuit, j'eus la sensation de mâcher l'affiche, tandis que ma voisine de palier, connue comme noctambule, me disait : « Regarde-moi dans les yeux ».

« Je te vois bien mieux qu'un animal nocturne », répondis-je, fier de ces paroles que j'avais envie d'échanger depuis mon installation dans l'immeuble.

Cette mastication de l'affiche m'avait rendu nyctalope.

Les miaulements et les hululements durèrent jusqu'à ce que nos renaissances fussent achevées.

La voisine s'était transformée en chat ; j'étais devenu une chouette.

L'humanité déclina peu à peu en raison d'un trouble de la vision qu'elle avait interprété comme une intrusion maléfique d'un hôte qui s'était imposé sournoisement par sa discrétion. Un être invisible, légitimement couronné par ses victimes, dotées de baïllons protecteurs pour les unes, de casques linguaux pour les autres.

Durant le règne de cette monarchie de droit surnaturel, les animaux reprirent le contrôle de la ville et des régions peuplées jadis par les mortels, malades d'une nécessité contagieuse.

Lecture No 3

(Pas d'intervention musicale de 2 à 3)

GLACIERS (Laurent Sandoz)

C'était une enfant de sept ans, très sensible ; elle luttait contre sa vulnérabilité. La fillette faisait des cauchemars qu'elle avait hâte de raconter dès le réveil à son père qui l'écoutait d'une oreille distraite.

Dans ses nuits d'épouvante, elle observait les hautes montagnes exposer leur nudité glacée et elle détournait la tête sans y parvenir tandis que des démons des neiges bicéphales, de surcroît unijambistes, s'approchaient de son premier petit lit blanc.

Le papa souriait, il comprenait tout. Ce sourire était l'interprétation hâtive des rêves récurrents de sa fille. Trois années auparavant, il lui avait montré plusieurs photographies de ses voyages dans des pays lointains. L'une de ces images avait pour sujet un pauvre hère, vêtu d'un caleçon sale et d'une camisole trouée. Il poussait une charrette à bras sur laquelle se trouvait – tel un vitrage translucide – un énorme bloc de glace, très lourd. Celui-ci servait à la conservation des denrées ou au refroidissement des boissons.

MUSIQUE M/8-1 (mesures 50 à 57 : passage de cauchemar : montée obsessionnelle à reproduire trois fois selon un traitement *a piacere*)

Sous le soleil brûlant du sous-continent, la glace fondait ; on pouvait distinguer à travers cette masse épaisse et dégoulinante, pareille à un reflet, une face humaine imprécise à moins que ce ne fût un effet de l'imagination, le signe prémonitoire d'un autoportrait, celui de son papa identifié au porteur de glaces. « *Ne jamais boire de cette eau !* », hurlait sans voix le père. « *Ne jamais consommer de glaçons en provenance de ce bloc... Tu tomberais gravement malade, ton corps se transformerait... Dans le monde d'aujourd'hui, de très nombreuses personnes vulnérables meurent du choléra ou de la typhoïde !* » Les craintes du père, considérées rétrospectivement en son mutisme, s'exprimaient naguère dans un charabia auquel cette enfant n'entendait rien.

La fillette aimait particulièrement se regarder au palais des glaces, un endroit ainsi nommé parce que des miroirs déformants modifient la silhouette du visiteur, lequel en rit jaune ou en a une peur bleue, selon son âge. L'enfant pensait que, dans son ancien petit lit blanc, lorsque les démons des neiges s'avançaient vers les barreaux protecteurs de sa couche, les déformations de sa personne, vues tout au long du parcours labyrinthique du palais des glaces, persistaient et la protégeaient des regards ou des atteintes de ces effrayants intrus.

MUSIQUE M/8-2 (mesures 50 à 57 : a piacere)

Lors d'un de ses cauchemars résurgents, il advint, après que les photographies furent à nouveau classées dans leur album, que le pauvre papa décidât de préparer un « mistram », Ce nom de plat *inconnu au bataillon*, inspiré par le langage culinaire de ce pays lointain, était une « invention éducative paternelle », destinée à faire découvrir à la fillette de quoi se nourrissait le misérable porteur d'eau polluée et congelée.

Il s'agissait de rassembler tous les vilains restes de nourriture existant dans la cuisine et de les mélanger pour en faire une potée peu appétissante, annoncée cependant comme délicieuse, l'ordinaire de la multitude vivant sur terre.

L'enfant mangea, elle eut des haut-le-cœur, plus par ce dégoût lié à la vue que par le goût du mélange de fruits presque pourris, de légumes cuits et recuits et de farineux variés liant le tout, un mets bien épicé appelé à devenir ce « détestable mistram », servi pour atténuer la délicatesse de jeunes intestins favorisés par la nature et pour aviver de bonne heure la conscience de plus funestes destins.

C'était encore flou dans l'esprit du père et dans celui de son enfant. Il eut fallu tôt ou tard distinguer dès le lever de la fillette le réel de l'imaginaire, le « vrai » du « faux » ; échapper ensemble à cet aigre-doux enfer nocturne.

Le papa s'étant confondu dans les rêves de la fillette avec l'un des démons des neiges, il était impérieux que le « vrai » père eût la volonté de ne pas fournir une « fausse » glace à sa progéniture bien élevée.

L'homme en *chair et en os* prit donc par la main sa chère enfant et l'emmena un soir sur l'un des quais de la ville, là où un pavillon se nommait *Les glaces nationales*, prétendument les meilleures en qualité, du seul fait de l'adjectif patriotique employé par l'établissement.

MUSIQUE M/8-3 (mesures 50-57 : a piacere)

Lorsque fut présenté le *cornet* pointu, surplombé par deux boules de glace étrangement nommées « casse-ici-tronc » selon les syllabes perçues par la fillette lors de la commande orale (ainsi que peut être compris par l'ouïe attentive d'une élève, sensible aux phonèmes, l'assemblage « lseut-aux-blancs-chemins, confondu avec lseut-aux-blanches-mains), il arriva

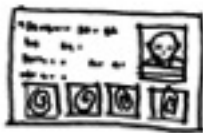
que la sensation gustative de carton que procurait ce *cornet* beige – le long duquel coulaient les filets grenat bleuté et jaune pastel des glaces – s'intégra aussitôt au « méchant mistram », associé à la présence des démons des neiges épiant patiemment à travers les barreaux du mignon petit lit blanc.

C'est alors que la fillette envoya brusquement cette gâterie glacée contre son père qui voulait la goûter, ainsi qu'aurait pu être lancée une boule de neige, mieux dit, un bonhomme de neige qui n'aurait plus jamais appartenu à l'un de ses cauchemars.

Elle racontera par la suite qu'elle avait réellement taché les habits paternels.

MUSIQUE M/9 (mesures 58 à 63)

De ses rêves de glaciers, elle n'avait plus jamais la mémoire, affirmera-t-elle bien plus tard. Cependant, lorsqu'elle souffrait de gerçures aux lèvres ou aux mains, le froid ambiant réveillait ses souvenirs.



clé
mi
roi
rat
fiche

(CLE-MIROIR-AFFICHE)

Lecture No 4

LA LAISSE (Rose-Marie Nicolas)

MUSIQUE M/10 (mesures 64 à 75 : jouée après l'énoncé du titre)

Mon mari rentre nerveux de sa journée. Sur le palier, il s'impatiente en secouant son trousseau, il ne retrouve pas la clé.

Après avoir accroché son manteau à la patère du vestibule, il se précipite dans la chambre du fond, il ne s'enferme pas.

Peu après son passage, je vois une tache sur ce pardessus mouillé et dis à voix haute : « ce n'est pas ton manteau de pluie, tu dois rapporter cet imperméable à l'endroit où tu l'as trouvé ! »

Il répond sans quitter la chambre, il se change : « *Enfonce ta main dans la poche intérieure. Tu sens ce trou ? Un vilain trou qui la rend inutilisable. Preuve que ce manteau m'appartient ! Cette poche a été percée par mon trousseau de clés.* »

Pourquoi mon mari soutient-il que ce manteau serait le sien alors qu'il s'agit visiblement d'un autre vêtement. Un manteau ressemblant, peut-être échangé ?

Mon mari se terre.

Je dois lui répéter les choses.

« Ce manteau n'est pas à toi. Il est taché au dos. Ton imperméable est neuf. Le vilain trou dont tu parles me surprend. Je ne t'offre pas des habits de seconde main. D'où provient cette vilaine tache ? »

Le ton monte : « *Comment veux-tu que je le sache ? Tu es la première à t'en apercevoir. Que sous-entends-tu ?* »

« Une tache et un trou, c'est préoccupant ! »

Ces mots le font bondir : « *Brisons là... conclut-il.* »

L'emploi pédant de ce verbe, incongru sur ses lèvres, me confirme sa gêne.

Ce long bruit de clés dans la serrure m'a laissée songeuse. « Francis, je ne te retrouve pas, je ne reconnais même plus ta voix ! »

Un ange passe, stoppé par de petits aboiements.

Mon fidèle Yorkshire, attentif et affectueux, saute sur mes genoux et jappe : « N'aie pas peur, je suis là ! »

Francis n'aime pas les chiens nains et les ignore. Les gros lui font peur ; de loin déjà, il s'en écarte.

Je ferme les yeux.

Quelqu'un s'approche de Micmac, quelqu'un embrasse l'animal sur la truffe humide.

Je rouvre les yeux.

La laisse de Micmac est maintenant dans la bouche d'un inconnu qui prend la fuite.

Il ne pleut plus.

MUSIQUE M/11 FABLES numéro 2/seconde partition (mesures 1 à 5)

Le titre de la fable L'INITIALE est annoncé sur la musique

Lecture No 5

L'INITIALE (Rosemarie et Laurent, alternativement d'un paragraphe à l'autre)

Dieu sait qui avait déposé cette lettre dans ma boîte ! Aucun nom. Aucune adresse. Aucun expéditeur. Une enveloppe vierge, pré encollée et dépourvue d'affranchissement. A coup sûr un envoi publicitaire, ai-je pensé en éloignant l'évidence d'une information dénuée d'intérêt pour moi. Parce qu'il n'y avait pas d'autre courrier ce jour-là, je conservai cette lettre au lieu de la jeter immédiatement à la poubelle.

Je devins destinataire de cette façon.

MUSIQUE M/12 (mesures 6 à 8/premier temps)

Peu de temps plus tard je reçus une nouvelle lettre. Sur l'enveloppe, un sigle en forme de serpent était dessiné. C'était un « S » majuscule, couché à l'horizontale. Sa forme évoquait ce meuble tantôt appelé « la conversation », tantôt « le confident ». A coup sûr, voilà une lettre anonyme, me suis-je dit en admettant l'évidence qu'un envoi si singularisé pût inciter à une conversation ou à une confidence.

J'ai ouvert le pli. Il n'y avait à l'intérieur qu'une feuille blanche. Qui me donne carte blanche, ai-je pensé ? Hop l'ami, au panier ! Aussitôt le souvenir de la première lettre m'est revenu à l'esprit. Était-ce par intuition que je l'avais gardée ? Détenait-elle la clé me permettant de découvrir la raison du second envoi ? Impossible de mettre la main sur elle ! « La malice des choses » désigne ce rapport à l'ordre et au désordre.

MUSIQUE M/13 (mesures 8/second temps à 17)

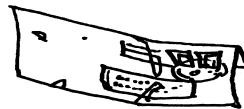
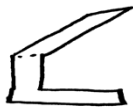
Tout a commencé par cette première lettre conservée sans raison et tout a continué par sa disparition. J'aurais dû répondre ou opposer le silence, mais à qui, à qui ? Et si cette lettre anonyme était une conséquence d'une parole malheureuse de ma part ou d'une action déplorable, j'aurais pu disposer d'éléments susceptibles de m'éclairer. J'aurais agi.

Le pli était probablement perdu, inutile de poursuivre les recherches ! Un désagrément résidait dans cet effacement du commencement. Une interrogation survint : se pouvait-il que la première lettre dont je n'avais en mémoire que l'enveloppe nue fût *volontairement oubliée* quelque part ?

Je conversais avec moi-même, je me confiais à moi-même, c'est ce que je devais faire, c'est ce qu'on attendait de moi en me donnant carte blanche. Mon propre anonymat était l'état où m'avait laissé l'égaré d'un courrier négligé.

Il arriva un jour que la « malice des choses » frappât à l'intérieur d'un tiroir. Je retrouvai la première lettre. Le contenu, qui commençait par mon prénom **Serge**, n'eut guère d'importance à l'époque, il en garde bien plus aujourd'hui. Depuis ce temps, je m'envoie régulièrement des lettres anonymes que j'ouvre avec curiosité et que je jette à la corbeille pour ne plus jamais les perdre.

MUSIQUE M/14 (mesures 18 à 22)



lettrine
lettre

(L'INITIALE)

Lecture No 6

GRAND-PÈRE (François Rochaix)

Sur le servir boy de mes grands-parents, toujours maintenu à la salle-à-manger - à l'instar du valet muet inamovible dans leur chambre à coucher – étaient déposés un imposant

trousseau de clés, une carte postale reproduisant une affiche connue comme le pont Sous-Terre et un miroir de poche fendu.

A priori ces trois objets n'avaient aucune raison de voisiner sur cette antiquité à roulettes, usuellement nommée desserte ou chariot de service par la collectivité qui l'emploie, deux appellations vivement rejetées par mon grand-père, l'utilisateur *exclusif* de ce petit meuble.

En ce temps-là, j'avais à peine dépassé l'âge de raison. Ce grand-père que la famille considérait comme un amuseur sénile – « la toupie domestique » était son surnom - me donna, avant toute explication relative aux dépôts précités, sa définition du servir boy. C'était sa table personnelle ; le boy, c'était lui-même, un élève cloué à son pupitre, ce dernier étant devenu un bureau mobile, le rollator du radoteur, selon son entourage.

Mon grand-père s'avisa donc de m'exposer indirectement l'énigme des trois objets disposés sur le servir boy : le porte-clés gonflé comme une bourse, l'affiche en format réduit et le miroir brisé. Indirectement, ai-je dit, parce qu'il recourut au rébus, un mot inconnu alors de mon vocabulaire. – « Ce n'est qu'un jeu, une devinette », reprit la toupie domestique dont le projet était de m'apprendre à apprendre.

Mon grand-père s'empara de mon carnet de devoirs sur lequel il dessina en quelques traits trois figurines : un personnage à chapeau tenant un petit bonhomme à la main, une brouette remplie d'un liquide qui débordait et formait une flaque au sol, enfin un remblai qui bordait le fleuve. Entre ces dessins se trouvait un trait d'union barré verticalement afin d'indiquer que les figurines s'ajoutaient.

- « Que vois-tu ? », dit-il.

- « *Je vois un père, je vois de l'eau, je vois un quai* ». (Voix de Rose-Marie)

C'est exact, conclut mon grand-père, en précisant ceci : - « Tu as trouvé ce qui lie et qui suscite quelque chose de nouveau, d'inattendu, quelque chose de plus et qui étonne : PERROQUET ! (OK ?)

MUSIQUE M/15 (mesures 23 à 31)

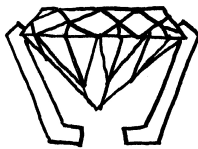
Comme tu le découvres toi-même, il y a des signes, il y a des sons, il y a de la signification. Tels sont les principes de l'écriture et de la lecture. Quand on évoque un père au quai, on ne sait s'il s'agit d'un porte-manteau, d'une personne qui répète ce qu'elle a entendu ou d'un oiseau coloré des îles. Une photographie montrera tout simplement un homme au bord de l'eau. Tout est emmêlé dans le langage ! ».

A l'âge où je devins moi-même un grand-papa-tourbillon, je racontais des fables à mes petits-enfants et n'entendais plus aussi bien qu'auparavant. En inventant les phrases, je m'aperçus que ces enfants ne percevaient pas immédiatement le sens des agencements de mots. L'apprentissage scolaire demeure en nous. On n'appréhende pas les courants de pensée et de sensibilité qui nous traversent, ceux qui ont passé par la tête et envahi le cœur

d'un auteur. Car celui-ci a été soumis à une forme d'incompréhension qui fait partie intégrante de la connaissance, peut-être même qu'elle la cadre comme est bordé le fleuve qui coule sous le pont Sous-Terre.

Au soir de ma vie, je me suis décidé à écrire une lettre à l'aîné de mes petits-enfants. Je l'ai déposée moi-même dans sa boîte aux lettres. Sur l'enveloppe, il n'y avait aucun nom, aucune adresse, aucun expéditeur...

J'ai espéré qu'il garde cette lettre précautionneusement et qu'un jour il lise ces lignes sans cérémonie à ses propres enfants, en souvenir des amusements de la toupie domestique : « Cher Serge, en vous laissant ces fables qui s'enchaînent comme un cadavre exquis, qu'il soit convenu qu'elles furent des rébus dont les signes ne sont pas clairs, les sons encore imperceptibles et la signification complexe quoique déchiffrable – à l'avance et après coup – par l'intuition.



dés
serte

(DESSERTTE)

N.B. Les rébus, dans le cadavre exquis dont la musique sert de plis, reprennent certains objets apparaissant dans les fables, parfois plusieurs fois (clés, miroirs, affiche/carte postale)

Copyright : Serge Desarnaulds, pour le texte et la musique

Association Place-Neuve, Genève (2021)